



Filles

Paul Sunderland

Elle m'a vu. Elle m'a vu, la fille ! Je me demande si elle va tourner de l'œil car j'ai tout de même le zizi à l'air dans cette bibliothèque. Comme elle se trouve de l'autre côté des rayonnages, elle ne voit pas le bas de mon corps, seulement mon visage. Quelle surprise, déjà pour elle. Oh, la gentille fille qui me fait gonfler le zizi chaque jour, chaque après-midi quand je la vois s'installer sagement avec ses livres et ses cahiers. Ce doit être une étudiante. Moi, au départ, je n'allais dans les bibliothèques que parce qu'il y fait chaud en hiver et que j'ai tout perdu du peu que j'avais. J'ai froid, je n'ai plus de travail, je mange un jour sur deux. Chez moi, tout sent le caca, il y a de la poussière partout, du moisi dans la baignoire, des poils de cul autour du chiotte. Mon flexible de douche m'a encore lâché, ce matin. Trop de pression. Je ne sais pas comment m'occuper de tout ça.

Oui, trop de pression. Trop de pression dans mes bouboules aussi. La bibliothèque, au début, c'était vraiment pour ça, pour fuir de chez moi, pour retrouver du chaud ailleurs (parce que chez moi j'ai toujours froid). C'est petit, en plus, et je tourne en rond. Au milieu de ces livres que je ne comprends pas, je me sentais bien. Par endroits ça sentait un peu le vieux papier mais ce n'était rien comparé à chez moi. Et par terre, c'est de la belle moquette sans les acariens qui font tousser et éternuer. Et puis c'est grand et beau, c'est propre. J'aime le propre, il faut pas croire. Mais je sais pas comment faire, j'arrive jamais à faire le ménage. C'est peut-être parce que je suis feignant. Ou parce que je n'ai jamais eu de femme. Si j'avais une femme, ce serait différent, à mon avis. Je ferais attention. Mais j'en ai pas, parce que là non plus je sais pas. Et puis je ne suis pas beau.

Et de toute façon, moi c'est que les filles. J'y pensais vraiment pas le premier jour où je suis entré dans cette bibliothèque. Ce jour-là, j'ai eu un peu peur quand même. J'étais mal habillé (comme d'habitude), j'étais à peu près propre tout de même parce qu'avant de partir je m'étais dit c'est une bibliothèque, c'est pour des gens

intelligents, des étudiants, des professeurs, des gens qui aiment les livres. Alors j'avais pris une douche (dans le noir, avec comme éclairage le jour qui passe à côté de la salle de bains ; maudite ampoule grillée que je n'ai pas remplacée), oui, j'avais pris une douche, tant bien que mal, en évitant de poser les pieds sur le moisi. Je m'étais habillé avec ce que j'avais de moins usé, comme vêtements. Il avait tout de même fallu que je reste allongé sur mon matelas pendant près d'une demi-heure, tellement j'étais intimidé par ce que j'allais faire. Mais le froid et la solitude, c'était plus fort. Finalement, je suis sorti.

Par rapport à ça, je ne m'étais pas trompé. Pour un peu, je me serais cru à l'hôtel, un bon hôtel bien douillet, même avec ces milliers de livres et ces gens qui travaillaient en silence. La première fois, j'ai essayé de prendre un air dégage, comme si j'étais un habitué. Je me suis posé dans un coin, discrètement. J'ai repéré des fauteuils. Certains étaient déjà occupés, mais pas d'autres et je suis allé vers ceux-là, un peu à l'écart. C'était un matin, et il y avait déjà beaucoup de monde. Mais la bibliothèque (en fait, c'est une médiathèque, je crois que c'est comme ça qu'on dit) est grande et certains endroits sont moins occupés. C'est bien pour moi. Je me suis assis. C'était confortable. Pour une fois, je ne sentais plus de vide sous mon derrière, comme avec mon clic-clac défoncé (je n'arrive pas à remettre les lattes). Je me suis même endormi pendant quelques minutes ! Heureusement que pour passer inaperçu j'avais pris un livre sur une étagère. Je me souviens, c'était un roman de Karl Marx.

J'y suis retourné pas mal de fois, presque tous les jours en fait. Ce que je ne faisais pas, par contre, c'était manger à la cafétéria (ils ont aussi une cafétéria !). Il fallait parler aux serveurs et ça, je sais pas, j'ose pas. Moi si vous voulez, d'habitude je m'achète surtout des barquettes pour micro-ondes (mon micro-ondes marche encore) quand je vais à la supérette du coin, c'est juste un peu dur quand je passe à la caisse mais à part ça, c'est tranquille. A la cafétéria, j'avais peur. Plein de gens autour de moi, l'impression que tout le monde me regarderait et se rendrait compte que je sais pas faire. Alors j'y allais pas. Je ressortais, je rentrais chez moi, je mangeais une barquette et après, je repartais et ça se passait bien. Je restais jusqu'à la fermeture.

Ça aurait pu durer longtemps comme ça. En fait, ça dure encore sauf que maintenant, il y a les filles lectrices.

J'y pensais déjà beaucoup, avant la bi... avant la mé-dia-thèque. Ça faisait déjà des années que je jouais avec mon zizi. J'ai toujours fait ça, j'ai jamais eu de copine. Je ne suis pas beau, elles se foutaient toujours de moi. Les sales filles. Mais j'avais quand même envie d'elles. Alors je crachais du zizi, plusieurs fois par jour, et puis ça allait moins mal. D'ailleurs, je continue. Sauf qu'un jour je me suis rendu compte qu'il y en avait plein aussi à la mé... métathèque. Mé-dia-thèque.

J'ai commencé à me branler le zizi en cachette, dans les rayons. C'est ça qui est bizarre, chez moi : j'ai peur d'acheter une part de flan pâtissier à la cafétéria, mais j'ose me branler dans ce lieu public. Là c'est pareil que la première fois où je suis entré, j'ai tout bien repéré. Il y a des endroits où il y a moins de passage, ça doit être des livres qui intéressent moins, ou vraiment très durs à comprendre. Là c'est calme et j'observe les filles comme je veux. Certaines sont vraiment très belles et je dois juste faire attention à ne pas crier au moment où je crache, même si c'est un peu loin du reste.

Je ne pensais pas que j'en arriverais là.

J'ai souvent craché sur la belle moquette, au milieu des papiers et des couvertures sérieuses. Et puis elle, là, elle me voit.

À force, j'avais pris du courage. Soit je continuais de m'astiquer même quand certaines venaient dans mon rayon oublié (parce que ce n'était pas complètement désert non plus), là il fallait être discret, rester protégé par les barrières de volumes ; soit je changeais carrément de secteur. Aux endroits où il y avait plus de monde, je devais être plus rapide (et encore plus discret). A force, je connaissais bien toutes les allées. Je commençais même à emprunter des livres, avec un abonnement chômeur, et à les lire jusqu'au bout. Je bougeais plus facilement.

Elle a retiré un livre d'une étagère juste de l'autre côté où je me trouve, et je ne m'y attendais pas. Elle est belle, jeune. Cheveux blonds. Je l'ai donc vue plusieurs fois, je l'ai suivie discrètement dans la... médiathèque. Oh oui fille, comme c'est violent et bon quand je crache en pensant à toi. Mais elle a retiré ce livre et elle découvre mon visage, juste au moment où j'inonde le sol et quelques livres. Pour elle aussi, c'est une

surprise. Je ne crie pas, je soupire très fortement, tousse, en tout cas j'essaie de faire comme si je toussais. Vite, je reballe mon zizi dans mon pantalon. Comme je vous ai dit, c'est plein de bouquins, elle ne voit pas au-dessous de ma tête. J'ai caché mon zizi, je la regarde toujours. Pendant une seconde, j'ai l'impression que tout s'arrête. Elle a peur. C'est normal, c'est moi, avec ma face.

– Ça va, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? finit-elle par demander.

– Ah... hah... Non, c'est rien, c'est de la toux, je suis un peu pris. Non, franchement, c'est rien, mademoiselle. Merci.

Je m'éloigne vite fait. J'ai une bouffée de chaleur, d'un coup. Je marche vers la sortie, les yeux sur le sol. Je sors. Je ne respire qu'à cet instant. Je tousse pour de bon. Dehors, il fait gris et humide. Je me calme et regarde autour de moi. Tout est tranquille, c'est un jour de semaine. Ça risque de durer encore longtemps comme ça.

Il faudrait peut-être que je change ma façon de vivre.